

Modifié le 19/10/2017 à 13:20 - Publié le 17/10/2017 à 11:34 | Le Point.fr

## **Benhoud : "Ce n'est pas l'instantané qui m'intéresse, mais les mises en scène"**

PHOTOGRAPHIE. "The Hole" et "Acrobatie", deux des séries du Marocain, sont présentées à la Maison européenne de la photographie à Paris dans le cadre de la Biennale des photographes du monde arabe contemporain.

*Propos recueillis par Astrid Krivian*

Si vous regardez une photographie d'Hicham Benhoud, il y a de fortes chances qu'elle marque votre mémoire. Surprenants, décalés, parfois loufoques ou oniriques, les clichés de ce photographe marocain réunissent des éléments du réel de manière inattendue, dans des situations insolites : ce qui nous semble familier et ordinaire devient alors étrange, énigmatique. Le résultat est parfois si étonnant que les spectateurs s'y méprennent : y a-t-il un trucage, un effet spécial ? C'est pourquoi un making-of accompagne souvent ses expositions, expliquant le processus de ses prises de vue si originales, les coulisses d'une fabrication bien artisanale. Mais le propos de l'artiste n'est pas seulement de captiver le regard. Ces visions très personnelles, pleines d'ironie, questionnent la société marocaine, ses paradoxes, ses plaies, ses absurdités, un « Maroc à l'envers », témoigne-t-il. Ses œuvres, qui suscitent à la fois réflexion et curiosité, sont exposées depuis près de vingt ans dans le monde entier (Centre Georges Pompidou, Palais de Tokyo, Grand Palais à Paris, Fondation Aperture de New York, Rencontres photographiques de Bamako...). Depuis Casablanca, où il réside, l'artiste s'est confié au Point Afrique.

**Le Point Afrique : Pouvez-vous présenter vos deux séries exposées actuellement à la Maison européenne de la photographie ?**

**Hicham Benohoud** : Pour *The Hole*, j'ai photographié des familles de Marrakech chez elles en les mettant dans des trous que je creuse et que je rebouche après. J'arrive accompagné de maçons, de peintres et de carreleurs et on s'active pour creuser des trous par terre, sur les murs et au plafond. Dans ces fossés, je place les membres de la famille et, une fois la prise de vue effectuée, les ouvriers remettent tout en l'état comme si de rien n'était. Quant à *Acrobatie*, l'idée m'est venue à la terrasse d'un café de la place Jemaa El-Fna : une troupe d'acrobates jouait des numéros devant des touristes moyennant quelques dirhams. Une fois leur spectacle terminé, je leur ai demandé de les photographier, non pas dans un espace public, mais chez eux, avec leurs proches, dans leur sphère privée. J'accompagne mes expositions de making-of pour que les visiteurs comprennent le déroulement de mes prises de vue. Car, pour une précédente série, *Ânes Situ*, certains pensaient qu'elles étaient truquées, que j'avais utilisé un logiciel numérique. Or j'avais bien photographié des ânes au cœur de vrais salons de maisons marocaines.

### **Qu'espérez-vous provoquer chez le spectateur ?**

D'abord, un choc visuel. C'est souvent réussi, mais ça s'arrête là, hélas. Le spectateur manque d'outils critiques pour discourir autour d'un travail artistique de quelque nature que ce soit. Cantonné à la forme, il ne va pas au fond d'une photographie, au-delà du côté spectaculaire ou sensationnel. Il faut rappeler que l'esprit critique n'est pas enseigné dans nos manuels scolaires. Et, comme il n'y a ni musées ni galeries d'art, à quelques exceptions près, on n'a pas développé cette faculté. Du coup, on ne nous a pas appris à voir.





### **Comment vos photographies sont-elles reçues au Maroc ?**

Comme je n'y ai que rarement exposé une petite partie de mes photographies, j'ai décidé l'an dernier de faire une grande

exposition itinérante dans dix villes du pays. D'abord, je voulais montrer au public ce que peut produire un photographe marocain en vingt-cinq ans (ma démarche, les sujets, etc.). Et ensuite, savoir comment ils recevaient mes photographies. Mis à part un public initié très réduit, la majorité des visiteurs ne pensait pas que la photographie était un art à part entière, qu'on pouvait l'exposer, la vendre, l'enseigner, etc. Ils ne pensaient pas qu'il y avait des galeries, des foires, des éditions spécialisées, un marché de l'art organisé, des collectionneurs, etc. Tout cela existe en Occident, mais pas au Maroc. C'est pour cette raison que le public marocain méconnaît la photographie. Ma production est reçue avec beaucoup de curiosité. Elle suscite beaucoup de rires, voire de fous rires. La première question qui revient concerne le côté technique pour savoir si les mises en scène ont été réellement réalisées ou truquées avec un logiciel. Juste après, la question porte sur comment j'ai pu convaincre tous ces modèles de poser dans des situations inhabituelles, loufoques ou dangereuses. Le fond ou le propos les intéressent moins.



### **Quelle est la force de la photographie dans le monde actuel où l'image prédomine ?**

Tout dépend de ce qu'elle montre, et aussi où et comment on la montre. La même photographie

peut susciter des réactions différentes selon les pays. Sa force réside dans la manière de nous faire réfléchir à un sujet donné. Elle a cette capacité à nous interroger sur nous-mêmes et sur le monde qui nous entoure, comme toutes les créations artistiques. Mais la photographie un peu plus, car on vit de plus en plus dans l'ère de l'image. Les nouvelles technologies ont incontestablement favorisé cette situation inédite.

### **Peut-elle donner à réfléchir, à dénoncer comme vous le faites au sujet de la société marocaine ?**

En partie et en principe, oui. Cependant, le public marocain n'est pas sensible à ces questions. Pour lui, à quelques exceptions près, la photo doit avoir un côté « esthétique ». Ce qui « plaît », ce sont les beaux paysages du Sud marocain, les ruelles de la médina, les monuments historiques, entre autres. Autrement dit, des photos du même style que celles que les touristes étrangers prennent durant leur séjour au Maroc. On a toujours vu ces photos qui restent pour nous le modèle à suivre. La photographie a malheureusement une fonction décorative puisqu'elle peut être accrochée sur le mur d'un salon ou d'un bureau. Déjà, quand j'évoque ce genre de photographies, ce ne sont pas des tirages ou des impressions numériques réalisés « dans les règles de l'art ». Ce sont très souvent des affiches, des cartes postales agrandies ou des posters. Il faut rappeler que, pour montrer des photographies ou des œuvres en général, il faut commencer par créer des musées, des centres d'art et des galeries pour habituer le public à ce médium. On en est encore très loin et c'est la raison pour laquelle le travail que je produis n'est que rarement montré au Maroc, contrairement à l'Europe où il est largement exposé.



**L'une de vos précédentes séries, *Azemmour*, montrait avec force la désolation et le désœuvrement de certains enfants déscolarisés...**

Cette série a vu le jour à la suite d'une commande d'un ministre marocain pour réaliser un « beau livre » sur sa ville natale. Il a demandé à sept photographes du Maroc et d'Europe de saisir la beauté de cette cité millénaire que peu de Marocains connaissent. Or les photographes ont été plus sensibles à la dure réalité des habitants, les Zemmouris, qu'à la beauté du fleuve ou des riads. Ils étaient choqués par leur situation économique et sociale catastrophique. De mon côté, dès mon arrivée, j'étais entouré par un petit groupe d'enfants non scolarisés. Ils ont tous une famille mais passent la journée dehors, à jouer et même à dealer, pour certains, malgré leur jeune âge. Ces familles, du moins celles que j'ai rencontrées, sont désespérées et démissionnaires, comme beaucoup de familles marocaines que je croise lors de mes prises de vue. La société ne leur offre presque rien. La qualité de l'enseignement est tellement médiocre que, si on n'a pas les moyens d'inscrire ses enfants dans une école privée, on n'espère rien d'eux. De même, les hôpitaux publics sont dans un état désastreux et, si on n'a pas l'argent pour se faire soigner dans des cliniques privées, on risque le pire, pour ne citer que ces deux exemples. Les gens sont livrés à eux-mêmes quand ils ne font pas partie d'une certaine catégorie sociale. Tout ce qui intéresse cette population est de cumuler les petits boulots pour subvenir aux besoins élémentaires de leur dur quotidien.

**Une autre de votre série, *Kairouan*, réalisée en Tunisie, présentait des clichés troués, endommagés par des brûlures. Pourquoi ?**



À mon arrivée dans cette résidence à Kairouan, le Printemps arabe et la révolution de Jasmin étaient sur toutes les lèvres. Les jeunes que je rencontrais étaient désespérés de la conjoncture politique, économique et sociale. On ne parlait que de l'immolation par le feu de Mohamed Bouazizi, le jeune vendeur ambulancier de fruits et légumes dont la marchandise avait été confisquée par les autorités. Le feu, c'est ce que j'ai utilisé pour brûler partiellement les photos des jeunes que j'ai prises et que j'ai

tirées sur papier. C'est une façon de montrer cette jeunesse au bord de l'explosion et qui n'a qu'une envie : « brûler », ce qui veut dire, dans le jargon, quitter son pays pour l'Europe.

### **Quels artistes vous ont inspiré dans votre travail ?**

Quand j'ai commencé à photographier, en 1989, je connaissais quelques peintres, mais aucun photographe. Je n'avais jamais vu de photographie en vrai à part celles de familles lors des mariages, anniversaires. Personne dans mon entourage n'avait d'appareil photo. À l'époque, j'enseignais les arts plastiques et je m'ennuyais beaucoup. Pour m'occuper, j'avais installé dans la salle de classe un studio de fortune pour photographier mes élèves. Je les mettais en scène dans des situations inhabituelles que j'imaginai. C'est ce travail que j'ai développé pendant des années qui a donné la série *La Salle de classe*. Comme les photos sont en noir et blanc et qu'il n'y avait à Marrakech aucun laboratoire spécialisé, j'ai appris la technique de développement et de tirage à l'Institut français de Marrakech. Ma première série a vu le jour dans la méconnaissance totale de la photographie occidentale. Ce n'est que bien plus tard, quand j'ai commencé à aller à l'étranger pour mes expositions, que j'ai rencontré les photographes et découvert leur production. Actuellement, je connais bien la scène artistique occidentale, mais je continue à travailler en regardant plus au fond de moi qu'autour de moi.

*\*"The Hole" et "Acrobatie", Maison européenne de la photographie, Paris 4, dans le cadre de la Biennale des photographes du monde arabe contemporain, jusqu'au 29 octobre 2017.*